DEUX ADRESSES

A LA SOCIÉTE DES ÉTUDES LATINES

Les deux adresses suivantes ont été présentées à la séance du 13 novembre par M. E. K. Rand, professeur à l'Université de Harvard, Cambridge U. S. A., au nom de la *Medieval Academy*, et par M. J. Estelrich, directeur de la *Fundació Bernat Metge* de Catalogne, au nom de ladite Fondation.

I

La Medieval Academy.

Je suis heureux de profiter de mon passage à Paris pour transmettre le message de la Medieval Academy, récemment fondée en Amérique, à la Société des Études latines, le premier corps savant qu'elle a eu jusqu'ici le privilège de saluer.

Il est inutile de dire que notre Académie porte l'intérêt le plus vif aux études latines. En effet, elle a pris son origine dans un Comité d'études de latin médiéval délégué par la Modern Language Association en 1921. Ce Comité se montra particulièrement actif grâce à l'énergie de son secrétaire, le professeur G. R. Coffman, maintenant à l'Université de Boston. Le but de ce Comité s'élargit de plus en plus jusqu'à la date de 1924, où des historiens et des philosophes devinrent membres du groupe et où nous nous réorganisâmes en Comité sous l'égide du Council of Learned Societies of America.

Dans le même temps, la Modern Language Association gardait son Comité d'origine, et de nouveaux Comités de latin médiéval se fondaient au sein de l'American Philological Association et en différents endroits. En décembre 1924, grâce à la généreuse donation de John Nicholas Brown, actuellement trésorier de l'Academy, il a été possible de commencer la publication d'un nouveau périodique trimestriel, le *Speculum*. Ce journal, qui doit être un « miroir » du moyen âge, accueille des articles sur tous les sujets qui intéressent ce vaste domaine. Mais son intérêt principal va au latin médiéval, qui est le germe d'où il est sorti.

Peu de semaines après que les plans du nouveau périodique eurent été établis, quelques-uns parmi les mieux au courant de son organisation crurent le moment venu de fonder une Académie. Ce pas fut franchi en décembre 1925, date où l'Académie prit corps à Boston. En avril eut lieu la première réunion annuelle. A ce moment, près de 500 membres étaient

inscrits, pour la plupart Américains des États-Unis, quoique d'autres pays, en particulier la France — je suis heureux de le constater — y fussent représentés. Au moment de mon départ d'Amérique, en juillet dernier, il y avait 700 membres inscrits, et aujourd'hui ce chiffre s'est élevé à 800.

Notre Comité d'édition et notre Bureau comprennent non seulement des savants qui représentent toutes les régions des États-Unis, mais aussi des compétences diverses et des hommes d'affaires, comme par exemple l'éminent architecte Ralph Adams Cram, le secrétaire de l'Académie.

Notre premier bureau de vice-présidents comprenait le professeur John M. Manly, de l'Université de Chicago, le professeur Charles H. Haskins, d'Harvard, qui a reçu dernièrement le titre de docteur « honoris causa » de l'Université de Paris, et le professeur James K. Willard, de l'Université de Colorado.

Le premier président, celui qui a l'honneur de nous présenter cette communication, a confié sa charge en quittant le pays à un successeur plus qualifié, le professeur Haskins. Outre les membres ordinaires de l'Académie, répartis en diverses catégories d'après le montant de leur cotisation, la Société comprend un cercle plus étroit de participants, choisis en raison des services rendus dans le domaine des études médiévales. Jusqu'à maintenant, trente-trois titulaires, sur un total à pourvoir de cinquante, ont été élus. Nous avons choisi également quelques membres correspondants, dont la liste n'est pas encore complète. Pour la France, nous avons eu l'honneur de nous adjoindre MM. Charles Diehl, Ferdinand Lot et Henri Omont. D'autres noms s'imposent, qui, je l'espère, seront à bref délai joints à ceux-là.

L'avenir s'annonce plein d'espoir pour cette nouvelle entreprise.

Je sais que la Société des Études latines a marqué dès le début son intention de faire aux études médiévales la place qui leur a été souvent refusée, et votre secrétaire a bien voulu reconnaître dans votre *Revue* (1926, p. 93-95) que le latin du moyen âge est aujourd'hui en honneur aux États-Unis; aussi c'est avec un plaisir particulier que j'apporte à votre Société le salut des médiévalistes américains, en même temps que l'offre de travailler avec elle dans un esprit de cordiale collaboration au progrès des études qui nous sont chères.

E. K. Rand.

II

La Fundació Bernat Metge.

Je m'excuse de retenir votre docte attention sur ces notes hâtivement préparées et rédigées dans un français qui demande l'indulgence. Notre

savant et actif secrétaire a voulu justifier mon audace en prononçant à mon égard quelques mots trop flatteurs, dont je le remercie. Je tâcherai simplement de les mériter quelque jour. Si la science peut nous faire défaut, la volonté, j'espère, ne nous manquera pas.

Nous sommes, mon équipe et moi, un groupe de travailleurs débutants, qui ont besoin de beaucoup de bienveillance de la part de leurs collègues étrangers; mais nous sommes absolument convaincus que rien du point de vue de la culture ne peut être plus utile pour notre peuple que de mener le bon combat pour la cause des humanités; que rien n'offre à notre civilisation un programme plus complet et plus salutaire. Toutes nos initiatives sortent de cette conviction profonde, vitale.

M. Marouzeau a bien voulu faire allusion à la collection de la *Fundació Bernat Metge*, que nous avons inaugurée il y a trois ans. C'est une collection dans le genre des collections Budé et Loeb, mais qui ne prétend rien apporter de nouveau à la philologie classique. Nous l'avons organisée en prenant comme modèle le plus proche le type des volumes de l'Association G. Budé, en visant surtout à appliquer un esprit d'unité et d'harmonie non seulement typographique, mais intérieure, organique, totale. Nous avons beaucoup profité des conseils et des normes du regretté Louis Havet, qui nous accueillit toujours avec intérêt et sympathie, et à qui il me plaît de rendre ici publiquement notre hommage le plus fervent.

Nous ne pouvions pas offrir des textes établis à nouveau : à part notre Ausone, qui, sans modestie, présente un texte bien amélioré par rapport à celui de Peiper, reproduit encore dans la série Loeb, nos textes ne font généralement que suivre les éditions les plus autorisées, en les enrichissant des corrections apportées par la critique et les études postérieures. Vous pouvez nous juger sur les résultats d'après les vingt et un volumes que nous avons publiés jusqu'à ce jour.

Mais il y a un aspect de la question, tout à fait particulier, tout à fait original, dont vous ne pouvez aisément vous rendre compte : c'est l'importance nationale, littéraire, sociale, qu'a pour nous la traduction en catalan des auteurs grecs et latins.

Nous tentons une expérience qui peut sembler curieuse au XX^e^ siècle. Et voilà sur quoi je voulais attirer votre attention. Champions de la renaissance d'une langue qui a été glorieuse au moyen âge, qui a toujours été parlée par notre peuple, mais n'a pas été utilisée comme langue littéraire pendant plusieurs siècles, nous voulons aujourd'hui la remettre à son rang, l'épurer, la rendre élégante et subtile, et pour cela nous avons recours à la traduction la plus consciencieuse possible des auteurs anciens. Ce qui, pour les autres collections, est peut-être secondaire, la traduction, est pour nous l'essentiel. Le point de vue littéraire a pour nous la plus grande importance, car il s'agit d'activer le processus de

perfection du catalan moderne, en le faisant passer par l'épreuve humanistique.

On commence à connaître ce miracle de la renaissance des langue et littérature catalanes dans le deuxième tiers du siècle dernier, suivi de la renaissance complète de tout un peuple. Mais notre littérature, tout juste à ses débuts, ne pouvait satisfaire, en raison de sa jeunesse, aux besoins de lecture d'un peuple moderne et complexe; nous n'avons pas d'auteurs classiques proprement dits, si ce n'est en très modeste quantité. C'est la Renaissance qui a fortifié les grandes littératures modernes, vers la fin du XV^e^ siècle et le début du XVI^e^; or, quand la Renaissance arrive à son glorieux apogée, la décadence de la Catalogne est déjà irrémédiable. Cette victorieuse transformation absolue et profonde des littératures modernes, dont les meilleures créations s'inspirent de l'antiquité, coïncide avec le fléchissement de notre nationalité politique. Nous avions, les premiers dans la Péninsule ibérique, contribué au progrès de l'humanisme : au moment d'en récolter les fruits et les bénéfices, nous perdions la conscience nationale, qui nous aurait mis en mesure de les recueillir. Redescendant à la barbarie, cette magnifique tentative de faire revivre l'antiquité tout entière — art, lettres, sciences, institutions même — ne pouvait plus nous intéresser profondément.

Et maintenant, après quatre siècles stériles et lamentables, nous ressentons plus fortement peut-être que n'importe quel autre peuple le besoin de cette nourriture substantielle. Notre littérature, qui s'est trouvée renaître en plein romantisme, manque encore pour une large part de l'élément classique propre à la rendre viable. Il nous fallait l'étude fervente de l'antiquité gréco-latine. Il nous la fallait, non comme un luxe de parvenus, mais comme la jouissance d'un noble héritage qui nous revient et dont nous n'avions pas pu entrer en possession jusqu'à ce jour. Les littératures modernes, dans un cas comme le nôtre, ne pouvaient suppléer aux anciennes. S'il ne s'abreuvait pas à ses sources naturelles, la Grèce et Rome, notre sens culturel risquait de s'altérer. Quand nous avons voulu fortifier notre mentalité, nous avons dû réaliser l'assimilation intégrale de l'héritage classique, encore enrichi par les apports des humanistes de tous les temps et de tous les pays. Voilà comment, c'est le mot d'un de nos maîtres, l'âge d'or de notre littérature n'étant pas dans le passé, nous devons le chercher dans l'avenir.

La tâche philologique n'est donc pas pour nous un but de spéculation pure. Elle est plutôt un moyen pour élargir notre littérature, pour lui donner la passion irréductible de la réalité et de l'exactitude, le désir de la précision et de la clarté; elle est surtout un moyen de développer le goût et la finesse, de préparer une culture encyclopédique et aimable, de donner à nos écrivains les « clartés de tout » dont parle Molière.

L'influence sur la littérature, cela veut dire spécialement l'influence

bienfaisante sur la langue. Par l'exercice de la traduction, nos auteurs contemporains sont amenés à renouveler le vieux fonds de l'idiome. Aujourd'hui encore, dans certains cas, le catalan se révèle impur et indécis. La traduction des classiques ne manque pas de lui donner chaque jour un peu plus d'élasticité et d'abondance, de le ramener sans violence à sa syntaxe propre, à son génie profond, qui était naguère adultéré par l'influence des parlers voisins, enfin de l'enrichir de mots qui lui appartiennent par droit d'héritage.

C'est pourquoi, quant à la traduction, nous avons tenu à considérer les œuvres anciennes non comme des textes morts, mais comme des œuvres d'art, des œuvres vivantes, produites par des hommes qui y ont insufflé leur propre vie. C'est pourquoi nous faisons collaborer à nos traductions les philologues et les artistes.

D'autre part, nous avons exigé de nos traducteurs qu'ils renoncent à faire œuvre trop personnelle. Nous ne leur avons pas demandé de mettre en évidence leur esprit, leur talent, leur éloquence propre, et même leur sentiment littéraire personnel. Nous leur avons demandé de s'oublier eux-mêmes pour laisser parler le texte ancien, plus exactement pour le faire parler.

Par bonheur, le catalan actuel — vous serez indulgents si je fais cet éloge de ma langue — permet les plus diverses adaptations. Il est, comme la langue des poètes grecs, un langage tantôt noble et tantôt familier, rempli d'images, dédaigneux de la syntaxe rigide, riche en néologismes hardis et même en impropriétés de termes qui lui sont fort utiles. En catalan, nous pouvons faire ce que nous ne pourrions pas avec l'allure un peu rigoureuse et compassée de la prose française moderne. Lorsqu'il emploie une langue comme la nôtre, non encore cristallisée, notre traducteur jouit d'une liberté de mouvements qu'il n'aurait dans aucun autre des idiomes cultivés. Mais cette liberté plus grande implique naturellement une plus grande responsabilité. On pourrait tomber dans le travers de forger une langue arbitraire. C'est pourquoi on s'inspire en même temps de la langue catalane vivante et courante.

Dès maintenant l'épreuve est faite. Nous avons traité, dans ces vingt et un volumes publiés, de poésie, d'histoire, de philosophie, de morale, de rhétorique. C'est un bel essaim d'idées incorporées à l'esprit catalan et aussi un beau bouquet de mots qui ont retrouvé en catalan leur sens vivant et leur valeur active. Nous avons pu constater qu'il n'y a pas de matière aussi riche que celle de l'antiquité classique, aussi capable d'illustrer notre catalan d'idées et de symboles éternels. Ç'a été une joie inappréciable, pour tous ceux qui ont participé à la préparation des volumes, d'opérer cette transmutation du trésor antique en trésor catalan, de convertir en choses personnelles, en les ressentant, en les revivant, en les recréant, les choses que les anciens sentirent, vécurent, créèrent.

Et cela malgré l'effort que nous devions faire pour pousser le plus loin possible la perfection de la forme ; malgré la peine que nous devions prendre pour accorder le style et le ton de notre langage usuel, en le variant et le polissant selon les exigences et le caractère de chaque auteur ; malgré la préoccupation que nous éprouvions d'obtenir dans chaque cas, pour chaque mot, le son et le rythme voulus, la beauté dans la fidélité, la liberté d'allure dans la soumission.

Nous avons placé notre entreprise sous l'invocation de Bernat Metge, le fameux introducteur de l'humanisme dans notre littérature, dès le XIVe siècle, aux débuts de la première Renaissance. Nous avons voulu par là inspirer à l'œuvre de tous nos collaborateurs la précision et l'élégance, la finesse et la sobriété, l'ironie et la vigueur, la formation classique et la construction attique du style de Bernat Metge. Car celui-ci fut, sans aucun doute, dans la Péninsule, celui de nos grands auteurs qui eut le premier et le plus consciemment la conception d'une « renaissance » de l'art littéraire. Nous aurions pu aussi nous réclamer du nom d'un grand humaniste pédagogue ou philologue, tel notre Jean-Louis Vives. Cependant, nous avons préféré, par les motifs exposés, celui d'un homme de lettres, d'un traducteur.

D'appréciables résultats ont couronné notre effort. Les plus optimistes ne s'attendaient pas à un tel succès. Sur une population d'un peu plus de trois millions d'habitants, sans écoles pour apprendre la langue littéraire, sans l'appui des pouvoirs publics, parfois sous la contrainte, nous avons réussi à grouper plus de 1,500 abonnés fidèles à nos collections. Les premiers volumes, tirés à plus de 3,000 exemplaires (maintenant nos tirages sont supérieurs à 4,000), sont totalement épuisés. Le lecteur commun croyait à la légende que les auteurs classiques étaient lourds et décevants. Dès qu'on a eu chez nous les grandes œuvres anciennes sous une forme accessible, cette légende s'est évanouie. Le public, le grand public, a oublié ses préjugés et a reçu les grands auteurs avec enthousiasme. C'était là une partie de notre ambition : la seule adhésion d'une élite n'aurait pu nous satisfaire.

Nous ne voulions pas non plus offrir simplement un luxe à la vanité nationale ni réaliser une culture artificielle du patriotisme ; notre désir était de faire une démonstration qui touchât le grand public. Il s'est trouvé de grands patriotes comme Cambo, l'ancien ministre, pour nous permettre de réaliser industriellement notre entreprise. Il a compris, avec son sens profond des réalités, que, nous trouvant dans une période de reconstruction nationale, il nous fallait consulter l'histoire, nous efforcer d'y discerner les différences spécifiques des choses qui passent et des choses qui restent. Il est de ceux qui ont voulu considérer la raison et le bon sens comme inhérents à l'âme catalane ; il a voulu croire que ces vertus étaient les seules qui pouvaient assurer la force de notre

culture et l'équilibre de l'humanité. Il a pensé qu'un point essentiel de notre programme de culture devait être la diffusion en Catalogne de ces littératures qui gardent toujours, jusque dans les œuvres les moins proportionnées et les moins belles, le respect de la raison et de la forme nette.

Au reste, tout entière, la société catalane commençait à sentir ce profond besoin de retour aux humanités qu'on voit chez les peuples les plus avancés. Elle s'est rendu compte de la nécessité de combattre l'incohérence sociale qui a régné parmi nous en faisant appel au capital accumulé par les anciens, si riche qu'il peut, mieux que toute littérature, ouvrir l'âme de notre peuple aux idées neuves, solides et sûres, propres à fonder l'avenir.

Pour réaliser ces ambitions, il nous a fallu organiser toute une équipe de travailleurs. Ne pouvant guère compter sur l'enseignement officiel, nous avons créé des chaires de grec et de latin, des séminaires d'investigation. Nous envoyons des pensionnaires à l'étranger. On commence à rechercher et à collationner des manuscrits oubliés dans les archives et bibliothèques de notre pays. Notre programme s'élargit. Nous pourrons commencer prochainement une série d'éditions vraiment critiques : nous allons faire un dictionnaire latin-catalan, un dictionnaire des noms propres de l'antiquité pour en fixer l'orthographe en catalan moderne, des grammaires grecques et latines, et enfin l'édition et la traduction des humanistes catalans dominés par l'œuvre grande et auguste, d'une valeur universelle, de Jean Louis Vives.

Un groupe de nos collaborateurs appartenant à l'Institut d'études catalanes a entrepris la publication, qui intéressera sans doute nos éminents collègues romanistes, de tous les monuments du latin en Catalogne entre le VI^e^ et le X^e^ siècle. C'est là la contribution de notre Institut aux travaux de l'Union académique internationale, sur le domaine du latin médiéval.

A côté de cela nous avons institué, toujours avec le généreux appui de M. Cambo, la Fondation biblique catalane, qui vient d'inaugurer ses publications avec l'édition du texte grec de la Synopse évangélique, établi par le P. Lagrange, le savant dominicain, directeur de l'École biblique de Jérusalem.

La pratique de notre travail, qui est toujours une collaboration, nous a mis en face de deux problèmes, de deux nécessités de tout premier ordre, qui s'imposent chaque jour à nous, et dont M. Marouzeau a parlé plusieurs fois dans cette Société et dans la *Revue des Études latines*.

Il s'agit d'abord du besoin que nous avons de répertoires bibliographiques complets, critiques ou analytiques. Je sais que la question préoccupe depuis longtemps notre secrétaire, M. Marouzeau, et qu'il a trouvé des solutions pratiques très satisfaisantes. Nous serons des premiers à

bénéficier de ces répertoires. Il est juste, donc, que nous nous offrions pour coopérer à ce labeur dans la mesure de nos forces. Notre petite équipe se mettra aux ordres de M. Marouzeau pour lui fournir toutes les notes bibliographiques concernant les études classiques dans les pays qu'il voudra bien nous signaler.

L'autre question est celle de l'intérêt qu'il y aurait à ce que les éditeurs de textes classiques organisés en collection se mettent d'accord pour éviter les doubles efforts. Il y a lieu pourtant à ce sujet de faire quelques distinctions.

Pour certains auteurs de premier ordre, qui sont étudiés abondamment, une liberté absolue semble nécessaire. Ils offrent un champ si vaste à l'étude et à l'investigation qu'il est plutôt souhaitable de les offrir, si j'ose dire, à la libre concurrence des travailleurs.

Quand il s'agit d'éditer un auteur dont le texte a été récemment bien établi, il suffit — pour les besoins de nos collections — de le reproduire en y ajoutant les corrections apportées depuis soit par l'éditeur lui-même, soit par les comptes-rendus critiques, soit par des études nouvelles. C'est la règle que nous voulons appliquer de plus en plus dans notre collection. De cette façon, la reproduction du texte n'est pas tout à fait inutile pour les études classiques : elle offre, en somme, l'intérêt d'une nouvelle édition revue et corrigée.

Pour les auteurs — disons de deuxième et troisième ligne — pour lesquels il n'y a pas d'édition tout à fait au point, il est spécialement indiqué d'étudier la répartition du travail dont j'ai parlé. Mais l'idée n'est pas facile à réaliser. Il ne s'agit pas seulement d'assigner tel ou tel auteur à tel ou tel groupe, à telle ou telle personne. Il faut encore que tous les investigateurs, tous les professeurs soient disposés à coopérer loyalement à la tâche imposée à l'un de leurs collègues. Vous saisissez bien les complications que cela comporte, les résistances qu'il faudra craindre, les personnalismes irritables, les nationalismes étroits, si dangereux au progrès de la science. Bref, pour réussir, il est besoin de créer avant tout, internationalement, un large esprit de coopération. Cet esprit peut s'imposer dans un petit groupe comme le nôtre, très homogène, très serré, très modeste. Il ne faut pas désespérer de le réaliser sur une plus large échelle. On doit trouver à l'aide de nos associations et de nos revues des moyens efficaces de distribuer les travaux, d'annoncer ceux qui sont en cours, d'éviter les doubles emplois et d'utiliser toutes les forces.

Beaucoup de ces choses ont été suggérées ou proposées dans votre *Revue*. Nous nous efforçons de les réaliser dans notre petit groupe. Même pour la traduction interviennent souvent deux ou plusieurs collaborateurs : le traducteur fidèle à la justesse de l'expression, l'artiste qui

soigne le style, le grammairien qui donne son unité au langage de chaque traducteur. Pour réussir, il nous a fallu nous imposer la modestie. Nous avons voulu qu'on pénètre dans les ouvrages antiques impersonnellement. Si le classicisme est, plus qu'un système théorique, un faisceau de vertus, parmi ces vertus la première est la modestie. Et l'antidote de la singularité est la collaboration.

Vous ne vous étonnerez pas si j'ajoute encore qu'une tâche n'est effective, réellement encourageante et éternelle, que lorsque l'esprit y est vivement intéressé, lorsqu'une foi profonde l'anime. En Catalogne et à notre époque, notre œuvre ne pouvait point être seulement un jeu de l'esprit, un passe-temps plus ou moins agréable. Elle devait nécessairement traduire nos préoccupations les plus ardentes, nos croyances les plus élevées. Nous partions tous de cette conviction qu'il n'était possible de reconstituer une patrie que sur des valeurs intellectuelles et morales. Et c'est ce qui doit me faire pardonner peut-être d'avoir apporté aujourd'hui un peu de passion dans vos entretiens si objectifs et austères.

J. Estelrich.